

—Le général commandant ? demanda Aménaïde.

—Avec l'avant-garde, répondit un caporal qui passa sans s'arrêter...

A quinze cents mètres en arrière enfin, elle rencontra celui qu'elle cherchait et, s'étant fait connaître, lui tendit le pli du capitaine.

—Alors, ça a été chaud ? demanda Metzinger.

—Et je crois que demain ça chauffera davantage encore.

A voix basse, elle donnait au général des explications, tandis que les chasseurs filaient comme des lapins, semblant ne pas sentir le poids du sac sous lequel ils suaient depuis plusieurs heures.

—Voilà qui n'est pas pour déplaire à mes gaillards, dit le général d'un ton de bonne humeur... en tout cas, ma vieille amie, vos renseignements sont précieux et je vous en remercie ; quant à l'individu en question... je vais donner des ordres, et s'il tombe dans les mains de la maréchaussée...

—Mon général, un mot encore ; vous ne pourriez pas me dire où se trouve actuellement un nommé Pierre Ladret, sous-lieutenant aux sakalaves.

—Ladret... Ladret... je connais ce nom-là... ; attendez-donc... mais oui, il a été porté à l'ordre du jour à Maroway... et proposé pour l'avancement après Meaventana... Un garçon qui va bien... et tout jeune encore...

Involontairement, Aménaïde saisit les mains de son interlocuteur et, d'une voix émue :

—Ah ! mon général... mon général, balbutia-t-elle... que vous me rendez heureuse... ; si vous saviez... c'est quasiment mon fils.

—Tous mes compliments...

—Et... vous ne pourriez pas me dire, mon général, où se trouve sa compagnie, en ce moment ?...

Le général se tourna vers un officier d'ordonnance qui se tenait à quelques pas.

—Dites donc, Bertout... le sous-lieutenant Pierre Ladret ?...

—3e compagnie, 2e régiment, mon général... détaché à Tsarasotra...

Mme Fleuret poussa un cri de joie et courant à Kléber qu'un soldat tenait en bride :

—Non d'une pipe !... et moi qui en arrive !...

XXI — PAUVRE MAMAN NAÏDE !

La petite colonne était arrivée à onze heures du soir, par un clair de lune superbe qui avait favorisé sa marche et, à l'aube, le général était allé reconnaître les positions.

Depuis la veille, au dire des espions interrogés, la situation s'était corsée ; les Hovas, repoussés par le commandant Lantonnet, étaient allés rejoindre les forces aperçues la précédente nuit par la cantinière, sur les rampes des monts Bérizza, et évaluées approximativement à quatre mille hommes : en outre, quatre hotchkiss leur étaient arrivés, ce qui ne contribuait pas à peu à rendre redoutable la position.

Néanmoins, le général avait estimé que le meilleur moyen de faire vite était encore d'aller droit devant soi et de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, c'est-à-dire d'attaquer carrément de face ; et il avait lancé en avant ses trois compagnies de chasseurs et une compagnie de tirailleurs, soutenues par une section d'artillerie.

Malgré le feu d'enfer de l'ennemi, apparu sur le bord des rampes, dès la mise en marche des nôtres, ceux-ci n'avaient cessé d'avancer inperturbablement et sans répondre : le feu des Hovas, bien que mal ajusté, était cependant assez violent pour déconcerter et, au besoin, intimider de jeunes troupes qui, depuis le commencement de la campagne, n'avaient eu guère l'occasion de s'aguerrir.

Les petits vitriers avaient été tout simplement admirables de sang-froid et d'intrepidité ; vainement les balles leur sifflaient aux oreilles ; vainement les obus ronflaient dans l'air et soulevaient à quelques mètres d'eux une mitraille de terre et de cailloux, ils n'avaient cessé de marcher sur les talons de leurs officiers qui les précédaient le sabre sous le bras, comme s'il ce fût agi d'un exercice en terrain varié.

D'ailleurs les pièces hovas n'avaient pas tardé à être réduites au silence par notre artillerie qui, bien qu'à deux mille cinq cents mètres, avait un tir horriblement juste, et ça avait été un éclat de rire sur toute ligne des tirailleurs lorsqu'on avait vu, au loin, s'enfuir les lambas blancs du major Graves.

Puis, brusquement, à deux cents mètres de la ligne ennemie, l'ordre avait été donné de commencer le feu et, durant quelques minutes, en un crépitement infernal, ils avaient exécuté un feu rapide, faisant pleuvoir sur les retranchements ennemis une grêle de balles moins inoffensives celles-là que les balles hovas ; ensuite, baïonnette au canon et enlevés par la sonnerie de la charge, les chasseurs, dressés comme un seul homme, avaient escaladé les pentes, franchissant les obstacles avec un merveilleux entrain et, abordant enfin l'ennemi, l'avaient chargé, culbuté, mis en déroute.

Aménaïde ne s'était pas trompée lorsqu'elle, l'avant-veille, elle avait

estimé considérable le nombre d'hommes, embusqués dans les monts Bérizza : en arrivant sur les crêtes, nos soldats étaient tombés sur deux camps, chacun de trois cents tentes, dans lesquelles ils avaient trouvé un peu de tout : du riz, de la toile, du tabac, des médicaments, des filanzanas, des nattes, voir même un lot important de chaussures de femmes.

Un véritable bazar à treize sous !

Plus un trophée plus appréciable, le drapeau de la reine, tout battant neuf.

Au loin, les Hovas fuyaient en désordre, poursuivis par les feux de salve et les obus à la mélinite.

Ah ! lorsque Aménaïde, qui voulait quand même suivre l'opération et qui marchait avec le soutien, avait entendu sonner la charge et qu'elle avait vu — sa lorgnette aux yeux — la ligne de tirailleurs s'élançant au pas gymnastique, elle avait éprouvé comme un malaise, à la pensée que Pierre se trouvait dans ceux-là : il suffisait d'une mauvaise chance pour qu'une balle le frappât et qu'elle le vit tomber sous ses yeux !

Sous la visière de son casque, une sueur d'angoisse mouillait son front, tandis que ses doigts crispés tordaient et détordaient nerveusement le ruban auquel pendait sa médaille militaire.

Instinctivement elle s'était avancée, précipitant le mouvement qu'exécutaient les troupes mises en réserve et, peu à peu, elle s'était trouvée fort en avant d'elles, à peine six cents mètres de ceux qui grimpaient là-haut, le long des flancs escarpés du Bérizza.

Puis, voilà que les sonneries de clairon, les claquements secs de la fusillade, les commandements des officiers, les hurras des hommes et, par-dessus tout, l'odeur âcre de la poudre qu'une brise légère soufflait vers elle, la grisèrent.

Comme une hallucination, elle rêvait de quelque dix ans en arrière, alors que le 13^{me} faisait campagne en Tunisie et qu'elle-même, énervée de son inaction, quittait les bagages où elle était reléguée avec sa cantine, pour s'en aller en première ligne, donner un coup de main aux brancardiers et servir la goutte aux blessés.

Pourquoi donc ne ferait-elle pas la même chose, aujourd'hui ! Était-ce parce qu'elle était redevenue "civile" qu'elle aimait moins les troupiers ? Et puis, si le hasard la mettait nez à nez avec celui qu'il lui tardait tant d'embrasser.

Oh ! il ne lui fallut pas grande réflexion et, ployant les jarrets elle se mit à courir, elle aussi, pour tâcher de rejoindre la ligne de tirailleurs ; ceux-ci, parvenus au bas de la rampe, avaient ralenti forcément leur allure, ce qui permit à Aménaïde de diminuer naturellement la distance qui la séparait d'eux, et puis, depuis cinq mois qu'elle était dans le pays, son pied était aguerri aux difficultés du terrain, sans compter qu'elle était seule, qu'elle n'avait pas à tenir compte des ordres de halte et de marche en avant.

Elle courait !... elle courait !... la carabine en bandoulière, ne songeant même pas qu'elle pouvait avoir à se défendre, indifférente aux balles qui sifflaient au-dessus de sa tête et aux obus qui romplissaient l'air de leur ronflement.

Derrière elle, mais loin, bien loin, des voix criaient, qui lui arrivaient confuses : on la rappelait, on lui faisait comprendre qu'il y avait du danger !... Ah bien oui !... c'est ça qui la préoccupait !

Maintenant qu'elle avait senti la poudre, elle était comme grise... toute pareille aux arbis, quoi !...

Cependant, comme elle craignait, en se rapprochant trop des lignes, d'avoir maille à partir avec les officiers, elle obliqua légèrement sur sa gauche, de façon à pouvoir parvenir à la hauteur des troupes, mais sur leur prolongement, à quelque vingt mètres, histoire de voir, sans être embêtée...

Les Hovas, nous l'avons dit, fuyaient : outre que les feux de salves les avaient démontés, les précédents exemples ne les encourageaient aucunement à affronter les baïonnettes de nos soldats ; seulement, alors que, semblables à un troupeau de bêtes affolées, les quatre ou cinq mille Hovas couraient par la plaine à toutes jambes, jetant leurs provisions, leurs munitions et même leurs armes, un petit groupe d'entre eux se retirait pas à pas, faisant bonne contenance, procédant par bonds successifs, suivant la tactique européenne, maintenant les nôtres en respect par une fusillade bien nourrie et un feu très bien ajusté, quoique inoffensif, en somme.

Des chasseurs et des tirailleurs sakalaves, réunis par les hasards de la lutte, se trouvaient faire face à ce groupe ennemi et, instinctivement, la cantinière gagnait de leur côté, comme si elle eût le pressentiment que là allait se passer quelque incident décisif.

—Mais, nom d'un chien ! s'exclama-t-elle tout à coup, après avoir curieusement donné un coup de lorgnette du côté de l'ennemi... mais c'est ce coquin de Fabian !

(A suivre.)